

Sommaire

7 Avant-propos

CHAPITRE I

27 Environnement et campagnes

CHAPITRE II

47 Archéologie de la ville

CHAPITRE III

67 Archéologie des industries et archéologie industrielle

MISE EN PERSPECTIVE

87 Archéologie et anthropologie

CHAPITRE IV

97 Céramiques modernes

CHAPITRE V

115 Pour une archéologie du voyage

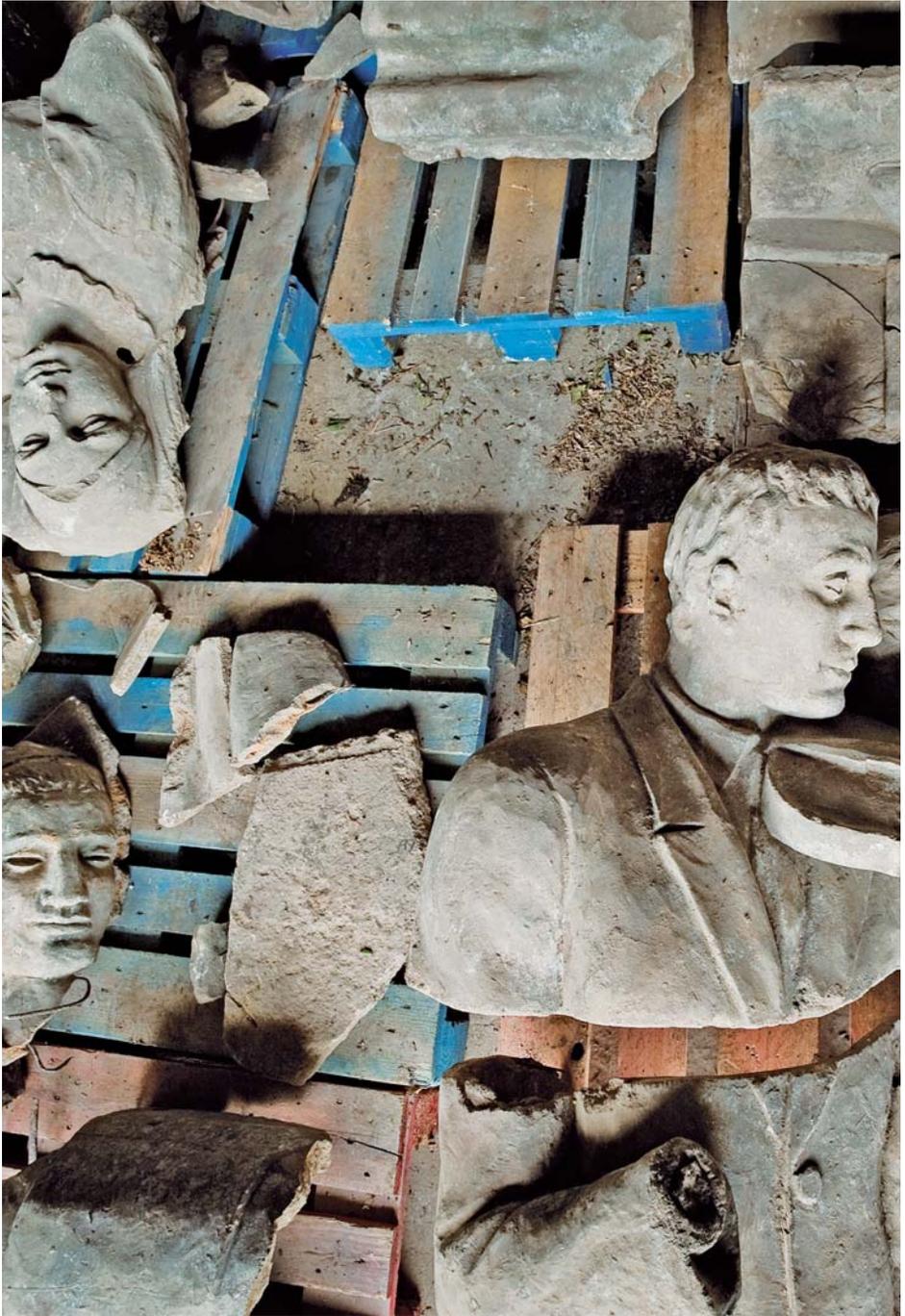
CHAPITRE VI

141 Fréquenter Dieu et les morts

160 Conclusion

163 Bibliographie

171 Index



Avant-propos

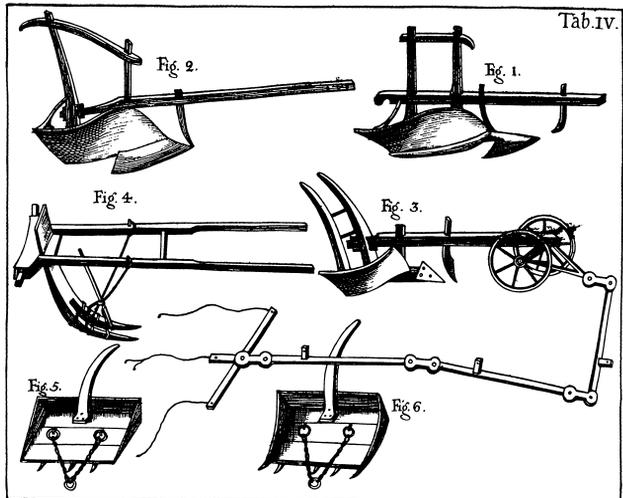
Dans un article de 2004, l'archéologue médiéviste Joëlle Burnouf a qualifié l'archéologie moderne de pratique encore « opportuniste » et « dérobée ». L'histoire de la discipline archéologique, dans ses publications récentes, en est la preuve par défaut. Écrite par des spécialistes de périodes anciennes, et même très anciennes, elle occulte souvent l'archéologie médiévale et ignore de toute façon celle des Temps modernes et contemporains. C'est donc à cette dernière période de cinq siècles, qui s'étend de la fin du Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, qu'est consacré cet ouvrage. Parler d'« archéologie » pour la connaissance de ce demi-millénaire pourrait paraître paradoxal au grand public, puisque les historiens disposent de très abondantes archives écrites. Nous nous attacherons pourtant à démontrer tout ce que l'archéologie peut apporter de neuf à l'étude de ces « temps plus récents que l'ancien » comme les a si joliment désignés, en 2004 également, l'archéologue Pierre-Jean Trombetta. Et nous montrerons d'emblée que l'idée de s'intéresser à l'équipement matériel d'une époque pour comprendre la civilisation qui le met en œuvre, voire en révéler le rôle actif dans les changements de mœurs, n'est pas neuve.

Vestiges du pavillon soviétique de l'Exposition universelle de Paris de 1937, exhumés en 2004 de la glacière du château (disparu) de Baillet-en-France dans le Val-d'Oise. Si les statues colossales de métal (l'Agriculture et l'Industrie) retournèrent à Moscou, les figures de ciment armé les accompagnant (fileuses, tankistes, musiciens, personnifications des onze républiques soviétiques) avaient été offertes à la CGT et déposées dans le parc du château acquis comme lieu de vacances pour les ouvriers métallurgistes. Pendant l'occupation du domaine sous le régime de Vichy, les statues furent brisées; plus tard certains fragments furent remisés dans cette glacière. Aujourd'hui chantres du patrimoine et historiens de l'art réaliste soviétique s'en emparent de nouveau (recherches François Gentili, Inrap).

Les pionniers

En effet, cette « curiosité » passe dès la Renaissance autant par la collection en cabinet que par la description et l'imagerie. En Europe, le livre imprimé thésaurise et diffuse la connaissance à travers recueils savants, encyclopédies, histoires et atlas. Tenter un bilan de l'équipement matériel d'une société, c'est ce à quoi visent Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, la célèbre *Encyclopédie* ne constituant pas seulement un recueil technologique. Le lien entre passé et présent n'est pas alors la question. Du moins en France. En Suède, un de leurs contemporains, l'agronome et économiste Anders Berch (1711-1774), publie

Planche extraite de l'étude du Suédois Anders Berch, datée de 1773, consacrée aux origines des peuples à partir de leurs outils agricoles, où figure l'équipement moderne des paysans suédois.



en 1773 une étude des instruments aratoires passés et contemporains explicitement « aux fins de connaître les origines des peuples » ; ce qui est cohérent dans un pays où l'archéologie s'est précocement développée. Un peu plus tard, Georges Cuvier en France s'étonne, à l'occasion d'une communication lue à l'Institut le 15 vendémiaire an X (7 octobre 1801) à propos du vétérinaire François-Hilaire Gilbert, de ce que « nous soyons si instruits des crimes et des malheurs des anciens peuples, et que nous connaissions si peu de leur industrie ». Finalement, c'est au long du XIX^e siècle que va se construire la science archéologique, avec ses méthodes de fouille, d'analyse et d'interprétation.

L'archéologue Philippe Bruneau (1931-2001) a démontré la « modernité » de la conception qu'Honoré de Balzac, dès son époque, se faisait de la discipline. Dans *Balzac et l'archéologie*, on peut voir comment l'auteur de *La Comédie humaine*, comme nombre de ses contemporains, est sensible aux destructions de son environnement bâti, aux disparitions des procédés, outillages, mœurs vestimentaires, de ce qu'il nomme le « mobilier social ». Balzac en fait explicitement l'objet de l'archéologie, censée embrasser « toutes les créations du travail humain », et il revendique de la pratiquer (voir ses longues descriptions) pour faire « l'histoire des mœurs » de la France au XIX^e siècle. Il prévoit aussi que « le siècle de Louis XIV, celui de Louis XV, la Révolution, et bientôt l'Empire donneront naissance à une archéologie particulière ». Dans une conception très moderne de la méthode, il exprime clairement que ce mobilier social, tout contemporain, révèle, conditionne et modifie le comportement de ses utilisateurs (« la réduction de la surface des appartements, ainsi que la suppression des jardins, influera sur les mœurs de Paris »). À la même époque, en Grande-Bretagne, dans son ouvrage intitulé *Essays on Art and Archaeology*, Charles Thomas Newton (1816-1894) définit ainsi l'objet de l'archéologie : « *The object which Archaeology would achieve if possible is not less than the Exhibition of the Industry of all nations for all time* » (« Le but que l'archéologie se propose si possible d'atteindre n'est rien moins que la mise en évidence de l'industrie de toutes les nations à toutes les époques »). Pourtant, tout au long du XIX^e siècle, et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, l'extension au récent de la discipline n'apparaît souvent que comme une tentation sporadique pleine de bon sens.

Petit florilège. Dès 1824, Jacques-Pierre Pattu (1772-1839), secrétaire de la Société des antiquaires de Normandie, avait déclaré que « la Société veut s'occuper aussi des monuments [...] qui honorent les temps modernes [XVIII^e et XIX^e siècles] ». En 1856, la *Description archéologique des monuments de Paris* de Ferdinand de Guilhermy (1809-1878) s'étend jusqu'aux édifices du début du XIX^e siècle. En 1875,



Balzac représenté par Paul Gavarni. L'auteur de *La Comédie humaine* revendique explicitement de pratiquer l'archéologie de son temps; il prévoit une archéologie du XVIII^e et du XIX^e siècle et plus largement une archéologie embrassant « toutes les créations du travail humain ». (*Maison de Balzac*.)

Henry James, dans ses *Esquisses parisiennes*, estime que le peintre Jean-Louis « Meissonier est le grand archéologue de l'ère napoléonienne », car il connaît « jusqu'à la moindre boutonnière des uniformes de la Grande Armée ». Remarquons aussi le *Corpus des inscriptions de la France*, publié dans la section *Archéologie des Inédits de l'histoire de France* (5 volumes parus entre 1873 et 1883), dont le champ chronologique s'achève au XVIII^e siècle. Lorsqu'en 1891 le chemin de fer de Sceaux est supprimé, *La Science illustrée* considère la ligne comme curieuse « au point de vue archéologique ». Dans les années 1890 encore paraît une série d'articles qualifiés d'« archéologie contemporaine » dans une revue savante de la Bigorre publiée par la Société Ramond, équivalent du Club alpin pour les Pyrénées : *La Chaussure en Bigorre, Les Instruments du filage à la main, L'Habitation dans la vallée de Barèges, Les Instruments de l'éclairage*, etc. Signalons enfin que les dictionnaires encyclopédiques Larousse (*Nouveau Larousse illustré, Larousse du XX^e siècle*) ont adopté une définition de l'archéologie chronologiquement large pour bien des objets de la vie courante : au sein des notices, description et histoire fonctionnelle, passées et présentes, sont précédées de l'abréviation « Archéol. » pour « Archéologie ».

Toutefois, de telles considérations archéologiques pour le passé récent ou contemporain restent rares, même si elles apparaissent comme l'application logique d'une démarche sans exclusion chronologique. Elles sont de peu de poids face au caractère extraordinaire propre au vestige préhistorique, à la valorisation toujours croissante accordée au plus ancien. Face à ces Gaulois dont on fait, sous le Second Empire, le peuple fondateur de la nation. Face encore au prestige culturel de l'Antiquité, voire politique comme référent démocratique, républicain et impérial. Face, naturellement, aux risques de dissolution et de remaniement qui, de fait, affectent plus gravement les vestiges les plus anciens.

Il est une autre archéologie, héritière de Prosper Mérimée (1803-1870) et d'Arcisse de Caumont (1802-1873), qui, réagissant aux destructions accélérées par la Révolution et les spéculateurs,

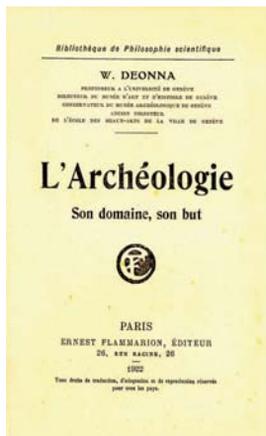
a accompli, quant au Moyen Âge et aux Temps modernes, un travail d'inventaire et d'histoire archéologique déjà considérable au milieu du XIX^e siècle. Si elle ne se réduit pas aux temps anciens, en tant qu'« archéologie monumentale » elle se concentre sur les châteaux, les demeures et surtout les églises ; et en tant qu'« archéologie mobilière », sur le mobilier de prestige comme les tapisseries et l'orfèvrerie. Elle mène à une histoire « de l'Art », autant celle des œuvres que celle des « artistes », et elle finit dans l'enseignement universitaire par s'y diluer. Dès lors, le pot de terre et le sèvres, l'humble chapelle et la majestueuse



À droite, l'archéologue Waldemar Deonna, en Grèce, au début du XX^e siècle. Pour lui, « si l'archéologue restreint chronologiquement ses recherches, ce n'est que par commodité ».

cathédrale, la Marianne de fonte et la Vierge baroque de marbre se séparent.

Le premier chercheur à intégrer les temps modernes et contemporains au sein d'une théorie générale de l'archéologie est le Suisse Waldemar Deonna (1880-1959), ancien élève de l'École française d'Athènes, professeur à l'université de Genève, qui publie en 1912 un traité – *L'Archéologie : sa valeur, ses méthodes* –, puis en 1922 un précis – *L'Archéologie, son domaine, son but*. Réagissant par rapport à une histoire



Aujourd'hui oublié, ce précis d'archéologie publié par Waldemar Deonna en 1922 est un jalon remarquable pour l'historiographie de l'archéologie des époques moderne et contemporaine et pour l'épistémologie de la discipline.

de l'art ne s'occupant que de « beaux-arts », il entend l'archéologie comme « une science de l'art [...], de toute matière façonnée par l'homme », citant à l'appui une définition de l'archéologie du philologue et archéologue Salomon Reinach (1858-1932) : « L'explication du passé par les monuments ouverts. » Mais aucune limite chronologique ne s'impose. Dans son précis il déclare : « On admet une archéologie du Moyen Âge, parfois même une archéologie de la Renaissance. [...] Nous pouvons supposer une archéologie du XVIII^e, du XIX^e siècle, même contemporaine. [...] Limiter l'archéologie dans le temps est aussi arbitraire que de limiter l'histoire et de la différencier de la protohistoire, de la préhistoire, en plaçant son origine avec l'apparition des documents écrits. » Deonna, précurseur de l'archéologie du passé récent ? Mieux, retenons-en, comme chez Balzac, l'idée d'une archéologie globale, sans restriction chronologique, définie par un objet propre indépendant des moyens d'observation nécessaires à son étude. L'œuvre de Deonna, à redécouvrir, apparaît comme un essai original, mais isolé et sans suite.

Distribution disciplinaire et indisciplinée

Donc, l'archéologie qui s'affermite en tant que discipline au début du XX^e siècle s'implique presque exclusivement dans les périodes anciennes, de la préhistoire à l'Antiquité, l'« archéologicités » du vestige tenant d'abord à son exhumation et moins à son statut d'artefact, de produit fabriqué de main d'homme. Point de place donc pour une « archéologie d'aujourd'hui », autrement dit contemporaine. En outre, à se déterminer aussi « par défaut », par l'absence de textes au contraire de l'histoire, l'émergence d'une archéologie du Moyen Âge – où les textes se font de moins en moins rares – et d'une archéologie des Temps modernes – où ils sont carrément abondants – demeurerait difficile, voire considérée comme inutile sur l'argument que les archives écrites susciteraient les mêmes questions que les archives du sol, si bien que la lecture des unes dispenserait d'une observation des autres. Dès lors, les quinze derniers siècles seraient bien assez connus pour ne pas mériter que l'on s'y

attarde sous la truelle. Et même si des vestiges médiévaux et modernes sont rencontrés, il est légitime de les traverser, s'agissant d'atteindre, par préférence et priorité, les vestiges rares et enfouis, donc précieux.

Alors que se développent les sciences humaines, les champs du passé récent *a priori* archéologiques ont autrement et déjà trouvé preneurs, mais selon des points de vue spécifiques. L'histoire de l'art prend en charge un objet sélectionné par l'esthétique. L'histoire, comme discipline, d'événementielle et politique, devient sociale et économique et la création de l'école des Annales (et sa célèbre revue fondée en 1929) lui donne un prestige jamais démenti depuis.

Cette vitrine intitulée « Une forge du Queyras vers 1945 » appartenait au défunt musée des Arts et Traditions populaires, présentée dans la section « Le maréchal forgeron de village ». La « culture matérielle » paysanne française a été prise en charge dès la fin du XIX^e siècle par une ethnologie émergente ; jusqu'aux années 1970 elle n'intéressa quasiment pas l'archéologie cantonnée dans l'enfoui et l'ancien.



Cette « histoire totale » – dont les acteurs manifestent un intérêt certain pour l'outillage, la production artisanale et industrielle, l'alimentation, les infrastructures, l'urbanisme – est toutefois essentiellement fondée sur une exploitation des textes et secondairement des images : les objets comme les vestiges des périodes les plus récentes n'y sont souvent exhibés et considérés que comme des illustrations, simples reflets d'une société qui, au bout du compte, évoluerait indépendamment d'eux.

À partir de 1935, l'ethnologue Georges-Henri Rivière (1897-1985) jette les bases du futur musée des Arts et Traditions populaires qui s'émancipera du jeune musée de l'Homme en 1937 (au temps du Front populaire), le premier étant rattaché à l'administration des Musées nationaux, le second dépendant du Muséum sous l'autorité de l'anthropologue et ethnologue Paul Rivet (1876-1959). En étendant son champ d'étude au géographiquement proche, l'ethnologie est non seulement devenue française mais, à l'instar de ses pratiques menées dans des contrées exotiques, en s'appliquant à des sociétés traditionnelles, rurales, ouvrières, populaires, à leurs légendes, rites, structures familiales, elle en a rencontré le matériel, vaisselles, meubles, outillages, fermes et granges. Notons que lorsque paraît, en 1929, le premier fascicule de la revue d'ethnologie *L'Art populaire en France*, Marc Bloch (1886-1944), dans un compte rendu pour les *Annales*, considère que ses contributeurs seront des spécialistes « de l'archéologie locale ». Et il est vrai que, monographies de fouilles et périodes chronologiques mises à part, les sommaires des revues ethnologiques d'« art populaire » sont assez proches de ceux d'une revue d'archéologie classique.

L'archéologie des poubelles de Tucson en Arizona (États-Unis), menée à partir de 1972, a été une des premières expériences d'archéologie contemporaine pratiquée par un archéologue.

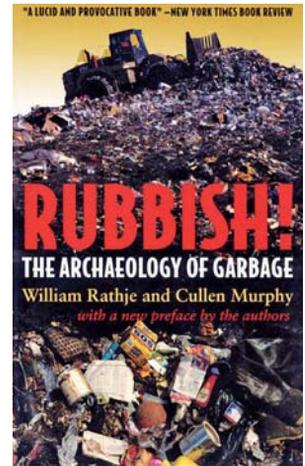
Mais jusqu'aux années 1970, le passé plus ou moins récent de la France n'intéressa archéologiquement personne. Une étape est franchie en juin 1972 : la commission permanente du Conseil supérieur de la recherche archéologique (CSRA) demande explicitement l'abrogation de la date de « 800 ap. J.-C. » comme limite du champ d'action des services de l'archéologie... Il fallut donc attendre la fin des Trente Glorieuses pour que le fouilleur aperçoive le vestige moderne. C'est au développement d'une archéologie médiévale désormais alignée sur les pratiques professionnelles de ses consœurs antique et protohistorique que l'on doit cet intérêt : tels les archéologues des périodes classiques qui ont pris en charge une Antiquité dite « tardive », jusqu'à atteindre progressivement les niveaux du premier Moyen Âge, des médiévistes rencontraient en sous-sol les XVI^e et XVII^e siècles. La fouille menée, de 1973 à 1991, par Françoise Piponnier du village d'Essertines-

Basses (Essertines-en-Châtelneuf, Loire) est exemplaire : tout en s'inscrivant dans le courant des fouilles des villages désertés, typiques de l'archéologie médiévale des années 1960 à 1980, elle prend en compte, délibérément, vestiges et mobiliers de maisons du XVI^e au XVIII^e siècle. C'est à ce moment que, dans la programmation de la recherche par le CSRA, l'archéologie terrestre devint timidement « postmédiévale », n'osant pas encore s'affirmer moderne ; et, simultanément, sous les eaux des côtes françaises, les épaves récentes se révèlent de plus en plus dignes d'intérêt.

La *New Archaeology*

Cette extension chronologique de l'archéologie du sous-sol, qui, en France, apparaît à la fin des années 1960 pour s'affirmer dans les deux décennies suivantes, est alors déjà acceptée aux États-Unis comme au Canada où des installations des colons venus d'Europe ont été tôt fouillées (alors que les *natives* amérindiens étaient encore réduits à l'état de « naturels »). Il est vrai que les vestiges coloniaux avaient une forte valeur identitaire pour la jeune nation, au rebours de ceux des indigènes colonisés. Le lien est toujours resté fort avec l'histoire académique, via la *Society for Historical Archaeology*, avec congrès annuels, revues et autres publications. Dans les décennies 1960-1970, une part notable des recherches archéologiques relève de ce qui est appelé la *New Archaeology*, courant représenté notamment par le controversé Lewis R. Binford (université de Michigan, puis de Chicago).

À la recherche de « lois comportementales » quasi naturalistes, il en cherche les fondements au sein de populations passées comme de populations actuelles (son étude du peuple arctique Nunamiut paraît en 1978). Toujours parmi les *new archaeologists* naît en 1972 à l'université de Tucson en Arizona le *Garbage Project*, fondé sur un enregistrement systématique et une analyse des détritiques de la ville de Tucson. Il se propose de tester un modèle dit *sustained rate*, propre au système acquisition-consommation-rejet, typique des « processus » comportementaux. Développant une écologie avant l'heure, le projet centré sur la culture matérielle en milieu urbain



évaluait les modes de consommation et notamment le gaspillage selon les milieux sociaux, avec des résultats propres à l'enquête archéologique.

Mais ces expériences ne font guère d'adeptes en France, où les méthodes de fouille et d'enregistrement d'André Leroi-Gourhan – qui, à Pincevent, propose des restitutions de la dynamique des occupations domestiques et des activités cynégétiques des hommes du Paléolithique supérieur – suffisaient à la réflexion des « ethno-archéologues ». Elles suscitent même une certaine hostilité, très sensible par exemple dans l'ouvrage polémique de Paul Courbin, daté de 1982 et intitulé : *Qu'est-ce que l'archéologie ?*

L'émoi provoqué par la destruction des Halles de Paris en 1971 a contribué à susciter une curiosité archéologique vis-à-vis des bâtiments industriels.

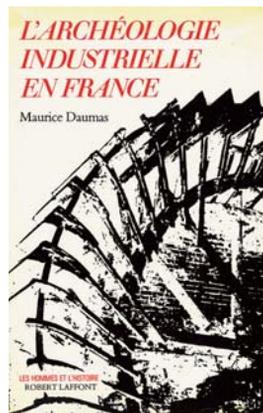


L'archéologie industrielle

Tandis que la V^e République se dote en 1959 d'un ministère des Affaires culturelles mêlant archéologie, ethnologie, architecture, création artistique, patrimoine, livre et industrie cinématographique, l'accélération de la reconstruction et de la modernisation de la France entraîne des destructions affectant autant l'enfouï que le non-enfouï. Si les premiers scandales propres au sous-sol archéologique, d'où va émerger le principe de l'archéologie de sauvetage (dite aujourd'hui « préventive » car réalisée systématiquement en amont des projets et non plus aléatoirement en cours de travaux), éclatent à la fin des années 1960, rien ne peut empêcher la destruction des Halles de Paris en 1971. Toutefois la gare d'Orsay (construite

en 1900) a été épargnée, classée monument historique en 1973, puis réaffectée à une fonction de musée. Entre-temps, outre le développement des fouilles de sauvetage, la prise de conscience patrimoniale a également concerné les infrastructures industrielles, dont il devenait gênant d'admettre la disparition brutale.

C'est dans ce contexte que se développe en France, dans les années 1970, sous l'impulsion notamment de l'historien et chimiste Maurice Daumas (1910-1984), une « archéologie industrielle », d'après le modèle créé dès les années 1950 en Grande-Bretagne, pays où l'archéologue Mortimer Wheeler (1890-1976), dans son ouvrage de 1954 intitulé *Archaeology from the*



Paru en 1980, le manuel de Maurice Daumas est désormais un « classique » de la littérature archéologique.



Trente ans après la destruction des Halles de Paris, l'archéologie prend en compte élévations et vestiges enfouis, depuis la période contemporaine jusqu'aux âges les plus reculés. Lors de la construction d'une ligne ferroviaire à grande vitesse, la ferme encore en activité de la Cense à Essômes-sur-Marne a fait l'objet d'une étude archéologique sans négliger aucune période. Les vestiges visibles sur le cliché datent des XVIII^e-XIX^e siècles (fouille François Blary, université de Picardie).

Earth, déclarait déjà utiliser « le vocable “archéologie” dans le sens le plus large [...] qui inclut l'étude de la civilisation des galets retouchés éolithiques, et celle des lampes à gaz victoriennes ». Faire relever de l'archéologie les installations industrielles pouvait aller de soi dans la mesure où, pour d'autres périodes plus anciennes, machines, outillages et bâtiments y ressortissaient déjà. Le point de vue était novateur à plus d'un titre : non seulement en qualifiant d'archéologiques des structures et du mobilier datant du XVII^e au XX^e siècle, mais encore parce que la fouille de ces installations n'était pas obligatoirement envisagée, les « sites » pris en compte n'étant pas enfouis, qui plus est en élévation et souvent encore en usage. L'œuvre de Daumas est considérable ; il achève en

1979 la direction d'une colossale *Histoire des techniques* et publiée en 1980 *L'Archéologie industrielle en France*.

L'archéologie industrielle s'est appuyée sur un ancrage associatif et régional, sur des connexions avec les écomusées alors en vogue, et sur la création d'une cellule de l'Inventaire du patrimoine industriel en 1983 au sein du service de l'Inventaire du ministère de la Culture. Son champ apparaît dans les programmes d'enseignement et de recherche au Conservatoire national des Arts et Métiers, à l'université via l'histoire des techniques, à l'École des hautes études en sciences sociales... Du côté des fouilles relevant de la programmation par le CSRA, durant les années 1980, le Conseil classe

Les installations minières constituent un secteur particulièrement développé de l'archéologie industrielle, notamment celles, très nombreuses, du XIX^e siècle. Ici les tables de lavage circulaires (round buddles) des poudres fines de minerai de la mine du Fournel à L'Argentière-la-Bessée dans les Hautes-Alpes (fouille Bruno Ancel, Ville de L'Argentière-la-Bessée).



un ensemble de travaux sous la rubrique « Techniques », seule rubrique liant résolument l'archéologie et l'époque moderne. Ont eu une destinée notable les mines métallifères, rapidement associées à la métallurgie, les carrières, les mécaniques et autres moulins mus par l'eau, programmes qui doivent beaucoup aux préoccupations de Paul Benoit (université de Paris I), Marie-Christine Bailly-Maître

(CNRS) et Philippe Braunstein (EHESS). Par ailleurs se détachaient les ateliers, relevant de ce qui était appelé « l'archéologie industrielle », secteur qui en fait se manifesta très essentiellement par la céramique.

L'archéologie selon les pratiques anglo-saxonnes et l'archéologie industrielle sont naturellement admises par le théoricien Jean-Claude Gardin qui prône en 1979, dans son ouvrage *Une archéologie théorique*, une définition large et non contraignante de l'archéologie, que ce soit par l'aire géographique, la période ou le groupe ethnique concernés.

Un centre d'archéologie du monde moderne en Sorbonne

En 1977, Philippe Bruneau fondait à l'université de Paris IV-Sorbonne un centre d'archéologie du monde moderne, associé à un enseignement universitaire et renforcé par le recrutement à ce titre de Pierre-Yves Balut. Professeur d'archéologie grecque, ayant beaucoup œuvré à Délos, Philippe Bruneau était aussi connu dans le milieu des antiquisants comme un théoricien, précoce partisan d'une archéologie moins fondée sur une érudition cumulative sans limite que sur la qualité du raisonnement. En 1982 paraît le premier numéro de la *Revue d'archéologie moderne et d'archéologie générale* (*Ramage*). Au fil des numéros, dans la continuité de leur enseignement, elle accueille des contributions de Maurice Daumas, Maurice Agulhon (qui avait publié dans la revue des *Annales* en 1973 *Esquisse pour une archéologie de la République*), Patrick Périn (pour les fouilles modernes à Paris), Françoise Piponnier, Jean-René Trochet (géographe conservateur aux Arts et Traditions populaires), et aussi de Roger Agache (archéologue préhistorien, prospecteur et photographe aérien), etc. Les sommaires reflètent bien l'activité du centre de recherche, la diversité, la nouveauté et l'originalité des champs abordés comme de leur mode d'analyse : fouilles modernes et contemporaines, archéologie industrielle, archéologie agricole et du paysage, archéologie du jeu, du logement animal, etc. L'archéologie de la mort y occupe une large place aussi, sous la plume de Pierre-Yves Balut notamment (voir chapitre VI).



Théoricien de l'archéologie, Philippe Bruneau a fondé le Centre d'archéologie moderne et d'archéologie générale de l'université de Paris-Sorbonne. Il définit l'archéologie comme la discipline de l'ars, de tout ouvrage fabriqué par l'Homme, du simple artefact au paysage, du plus ancien au plus récent, quelles que soient leurs conditions de conservation, d'observation et d'utilisation.



Publication du Centre d'archéologie moderne et d'archéologie générale, Ramage fait paraître à partir de 1982 des articles aussi variés que « Le jardin chinois », « L'archéologie de la sanction scolaire », « Les affiches de l'élection présidentielle de 1981 », des notices méthodologiques comme « Le statut archéologique de la trace », « Séries et ensembles » ou consacrées à un type d'ouvrage comme « Le portrait » ou « Le vêtement ».

À Philippe Bruneau on doit plusieurs articles d'archéologie du catholicisme où sont analysés les mécanismes techniques du culte, des grottes de Lourdes, du calvaire de Pontchâteau... L'article intitulé *Qu'est-ce qu'une église ?* reste un modèle d'analyse archéologique où l'église est considérée successivement comme dispositif d'assemblée, d'enseignement et de spectacle.

Car, au-delà d'un champ chronologique nouveau pour la discipline, les thèmes de recherche sont ici sujets à une modélisation s'appliquant quels que soient l'époque, la contrée ou le milieu social où ils se rencontrent, sous-tendue par une définition de l'archéologie comme science – humaine – spécifique des produits fabriqués littéralement « artificiels » : du simple outil de pierre à la machine-outil, du jardin au paysage, de l'abri de fortune à la mégapole... En outre, Philippe Bruneau, délibérément, se rattachait à cette anthropologie clinique des sciences humaines connue sous le nom de « Théorie de la médiation » et développée par Jean Gagnepain, professeur de linguistique à l'université de Haute-Bretagne. Cette théorie de la raison humaine n'est pas centrée sur le langage, mais se développe en quatre « plans » où la capacité technique est à parité et en incidence réciproque avec celles de langage, de décision et de sociabilité. Dès lors, Philippe Bruneau considère l'archéologie générale comme casuistique historique d'une science de la fabrication, l'« artistique » (au sens large du radical latin *ars*). Il publie en 1997, avec Pierre-Yves Balut, un manuel complet d'*Artistique et archéologie*.

L'archéologie préventive : du Grand Louvre aux conflits mondiaux

La reconnaissance et l'essor de l'archéologie préventive ont marqué l'histoire de l'archéologie française à partir des années 1980 ; quel sort y a-t-on réservé aux vestiges des cinq siècles les plus récents ? Alors que des médiévistes et quelques historiens leur concèdent déjà, ici et là, une étiquette archéologique, et qu'en raison du réaménagement du territoire, en ville comme en milieu rural, s'accroissent les destructions et disparitions qui

affectent tous les champs de l'archéologie, en 1977, les fouilles de Maubuisson à Saint-Ouen-l'Aumône dans le Val-d'Oise (niveaux et vestiges datés du XIII^e au XIX^e siècle) sont réalisées par l'archéologue préhistorien Philippe Soulier contre l'avis de la sous-direction de l'Archéologie d'alors, mais avec l'appui du directeur des Antiquités préhistoriques de l'Île-de-France, Michel Brézillon, et l'aide de l'archéologue Pierre-Jean Trombetta.

Au début des années 1980, c'est à l'occasion d'une opération parisienne prestigieuse de sauvetage archéologique que les époques moderne et contemporaine vont pour la première fois être étudiées



L'opération archéologique de la cour Napoléon au Louvre à Paris a été la première grande fouille de sauvetage urbain consacrée majoritairement à des vestiges modernes et contemporains (fouille Pierre-Jean Trombetta, ministère de la Culture).

délibérément. Les travaux archéologiques liés à l'aménagement du Grand Louvre, menés entre 1983 et 1991, de la cour Napoléon (sous la direction de Pierre-Jean Trombetta) au secteur du Carrousel (sous la direction de Paul Van Ossel), vont prendre majoritairement en compte des vestiges modernes et même contemporains. À la fin des années 1980,

Fosse contenant les corps d'Alain-Fournier et de vingt de ses compagnons d'armes, fouillée en 1991 à Saint-Rémy-la-Calonne (Meuse). Dès lors le XX^e siècle enfoui devenait aussi archéologique qu'une nécropole antique (fouille Frédéric Adam, Inrap).



les fouilles modernes et contemporaines pouvaient donc faire d'ores et déjà l'objet d'un bilan comme le fit Bruno Bentz en 1990 dans la revue *Ramage*, avec tout de même plus de 170 sites répertoriés. Durant les années 1990, on peut constater que ces périodes ont participé à l'essor de l'archéologie préventive.

Après le Louvre, l'autre événement fondateur a été en 1991 la fouille, sous la direction de Frédéric Adam, de la fosse où reposaient depuis 1914 Alain-Fournier et vingt de ses compagnons de combat. Une opération menée certes en raison de la présence attendue de l'auteur du *Grand Meaulnes*, mais qui dépassa l'acte patrimonial. Car, dès lors, la Grande Guerre devenait archéologique et le XX^e siècle « fouillable ».

Si tout cela agita quelque peu un milieu archéologique majoritairement confiné à des civilisations disparues, quoi qu'il en soit l'archéologie préventive, autant motivée par la connaissance que par la sauvegarde, n'a cessé depuis lors de prendre en compte ces vestiges. Pour exemple, tandis qu'à la fin des années 1980 le tracé de la ligne TGV Nord ignore quasiment les tranchées de la Première Guerre, vingt ans plus tard on envisage la fouille d'un camp allemand sur 10 hectares près de Binarville dans la Marne. Régulièrement la Seconde Guerre mondiale fait l'objet d'une attention qui va jusqu'à susciter des débats au sein du Conseil national de la recherche archéologique.

On peut ainsi parler d'une archéologie de la guerre, dont le potentiel est particulièrement riche dans

une France du Nord-Est qui a supporté bien des conflits modernes. Si, dans les années 1970, Roger Agache, pionnier de l'archéologie aérienne, survolant la Picardie à la recherche d'enclos gaulois ou de *villae* romaines, repère les fortifications du siège d'Amiens par Henri IV, l'aménagement d'une Zac à Aire-sur-la-Lys dans le Pas-de-Calais a été l'occasion pour Yann Lorin, en 2005, de fouiller un système complexe de fortifications et de cantonnements érigés lors des sièges successifs de la ville entre 1641 et 1710. En février 2009, ce sont plusieurs charniers contenant des victimes de la bataille du Mans de décembre 1793, opposant révolutionnaires et royalistes, qui sont étudiés. En 2005, à Étaples dans le Pas-de-Calais, la fouille dirigée par Frédéric Lemaire des quartiers du 6^e régiment d'infanterie légère de la Grande Armée, qui a stationné là entre 1803 et 1805 en prévision d'une invasion de l'Angleterre, a révélé des logements aux aménagements inédits ; et la construction d'un lotissement immobilier sur la même commune a donné lieu à une nouvelle fouille en 2010 qui, cette fois-ci, a reconnu les cantonnements du 69^e régiment de ligne ; ils comprenaient plus de deux cents « baraques » bien alignées et organisées selon leur fonction et la hiérarchie.

Diversité des champs d'application

L'archéologie du bâti a enrichi la connaissance de l'habitat et des activités qui s'y déroulent dans tous les milieux, privilégiés et modestes, ruraux et urbains. Sont étudiés les maisons individuelles et de rapport des îlots urbains (Paris, Lyon, Marseille, Montbéliard, Bordeaux, Nancy, Metz, Reims...), les couvents (des Capucins à Reims, des Oratoriens à La Ciotat), les châteaux (Marly, Chambord et Roissy-en-France), les manoirs (Villejames à Guérande) ainsi que les « maisons-blocs » et les fermes (fouilles et analyses de bâti en Normandie, le long du tracé du TGV Méditerranée, Lambesc par exemple, et à Combs-la-Ville). L'archéologie du bâti est précieuse, surtout quand les constructions et le mobilier afférent laissent entrevoir la possibilité de définitions de faciès sociaux, pour le moment bien lacunaires.



Mise au jour d'un casque de l'armée allemande à Soumont-Saint-Quentin dans le Calvados (fouille Cyril Marcigny, Inrap). Au gré des menaces de destructions, les fouilles d'archéologie préventive prennent en compte les vestiges de la Seconde Guerre mondiale.



Opération d'archéologie du bâti menée rue des Murs à Metz (étude Eric Van Torhout). L'analyse stratigraphique des élévations permet une approche phasée des bâtiments très remaniés, sans exclusion de période.

Grenouille en terre cuite émaillée réalisée à partir d'un moulage en plâtre pratiqué directement sur l'animal. Atelier de Bernard Palissy (XVI^e siècle), fouille de la cour Napoléon du Louvre, Paris.

L'étude du bâti, qui n'est pas que de mur mais aussi de conduite, commence à montrer l'évolution de la maîtrise de la canalisation ; associés aux sédiments, aux restes organiques et autres écofacts se dessinent des aménagements où l'on peut suivre les nuances des notions d'hygiène et de confort, et l'intervention publique par rapport à l'initiative, ou au laisser-aller, individuel. L'hydraulique d'agrément reçoit un éclairage particulier, avec la fouille de châteaux et de demeures, comme au Grand-Pressigny, à Orville, à Saint-Jean-du-Désert près de Marseille ou celle de jardins qu'ils soient « historiques » ou vivriers, ou qu'il s'agisse de cultures extensives. À cela s'ajoute le monde de la production, des petits ateliers à la grande industrie (répartition entre travail et habitat, équipements selon l'évolution des sources d'énergie...), sans compter les ateliers urbains, artisanaux (voire ceux d'artistes reconnus comme Bernard Palissy, Auguste Rodin...).

L'archéologie permet d'étudier les fortifications (Strasbourg, Nice, Beauvais, Tours, Marseille, Auxonne, Reims...), les cours d'eau aménagés, les deux étant combinés en ville, où ils forment des anthroposystèmes complexes. Autres lignes aux effets plus ou moins maîtrisés, les chemins, avec leurs remblais, leurs fossés et leurs ponts, pesant à plus d'un titre sur le devenir des territoires (pont de la Guillotière à Lyon, site du Pont-Vieux sur le Paillon à Nice). À cela s'ajoutent les modes de déplacement et les transports, trop souvent un sujet marginal ; quant à l'archéologie sous-marine, elle a donné leurs lettres de noblesse aux épaves, selon des questionnements qui restent à systématiser pour les temps récents, tout comme l'archéologie récente des lacs et des rivières.

Si le rapport à la divinité comme aux défunts est une question largement débattue pour l'archéologie des périodes anciennes, plus on se rapproche d'aujourd'hui en restant dans l'Hexagone, plus il est tu. Pourtant la compréhension des dispositions et équipements actuels, aussi bien pour les nécropoles récentes que pour les édifices de culte, n'est pas moins utile à la connaissance de l'homme que l'étude



des temples gallo-romains. Il en va de même des dispositifs de commémoration, tels par exemple les monuments aux morts et leurs figures sculptées, personifications « imagièremment » intéressantes mais délaissées des historiens de l'art. Ou encore des dispositifs de célébration, comme le groupe de statues soviétiques de l'Exposition universelle de 1937, récemment exhumées d'une glacière du château de Baillet-en-France.

Dans tous ces domaines si divers, les archéologues des Temps modernes et contemporains travaillent avec les mêmes outils et les mêmes approches que pour des périodes bien plus anciennes. Ils dressent des chronologies et des phasages ; montrent ce qui se fit en relativisant ce qui se disait et s'affichait par « traité », prescription, plan ou propagande (textes et images) ; établissent les relations entre produits et ressources ; étudient les variables des savoir-faire, des manières d'être... C'est ce dont nous voulons rendre compte dans cet ouvrage, qui n'a cependant pas prétention à l'exhaustivité.

Bateaux du XIX^e siècle en cours de dégagement à Ver-sur-Mer dans le Calvados. L'étude archéologique des épaves modernes et contemporaines n'est pas que subaquatique.